VICARIAT DU YUKON

Lettre du R. P. Coccola, au Très Révérend Père Général.

Fort St.-James, N.-D. de Bonne Espérance, B. C.
9 décembre 1913.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. Wolfe, mon aimable socius, et votre serviteur, nous clôturions hier, fête de l'Immaculée Conception, notre retraite annuelle. Nous l'avons faite privément, quoique nous ayons essayé de nous rendre à l'appel de notre Révérend Père Préfet pour nous unir, en juillet dernier, à la retraite des Pères de Prince-Rupert. Nous nous étions mis en marche, à cet effet, mais à notre arrivée à Babine, voici que des messagers accourus du lac d'Ours viennent demander le Prêtre pour la visite de leur camp. Le Père Wolfe se sacrifie et part avec eux, tandis que je finis la mission à Babine et me rends à Prince-Rupert, mais deux jours après la retraite.



Notre pays a bien changé depuis votre dernier passage. La construction du chemin de fer du Grand Tronc Pacifique le transforme de jour en jour; des villes surgissent sur les plateaux où nous faisions paître nos chevaux et dans les forêts ou nous campions notre tente. Ce progrès si rapide nous embarrasse, d'abord parce qu'il faudrait être partout à la fois, et parce que de toutes ces villes qui surgissent et qui sont aujourd'hui florissantes, quelques-unes

seulement survivront à la construction. Et cependant comme chacune d'elles demande prêtre et église, il nous faudrait être à la fois prophètes et thaumaturges pour savoir où acheter des lots et suffire aux dépenses de construction sans avoir à les regretter. Il y a en Colombie tant de villes de ce genre, qui donnaient de si belles espérances et qui aujourd'hui sont abandonnées avec leurs églises!

Sous peu nous serons obligés de nous transporter à quelque distance de notre chère mission du Lac Stuart, dont nous avons renouvelé l'église, et de nous installer près de la ligne du chemin de fer, d'où il nous sera plus facile d'atteindre la population.

Un de nos premiers soins sera la construction d'une école-pensionnat pour nos sauvages et qui sera à proximité de la ligne du chemin de fer, afin de diminuer les dépenses de transport pour la bâtisse et l'entretien.

A Babine, une école de jour, pour les enfants, et du soir, pour les jeunes gens, a été ouverte, l'été dernier; tout y marche à merveille, espérons que nos sauvages en profiteront. Le printemps prochain, nous en aurons une ici de ce genre.



Quelques-uns de nos chasseurs ont mérité une mention honorable et une récompense de la part du Gouvernement provincial, pour un acte de charité exemplaire, que vous aimerez peut-être à connaître. Voici le fait.

En novembre dernier, un chasseur de la tribu des Babines allait avec son fils mettre des trappes pour les animaux à fourrure, sur la rivière Ozelinka, à 200 milles au nord du lac Babine, quand ils rencontrèrent deux prospecteurs, que l'hiver avait surpris et qui étaient à bout de provisions. Les sauvages les invitèrent à venir au campement, et partagèrent avec eux leurs provisions de viande et de poissons secs. Mais les vivres passaient bien vite et, le temps des exercices préparatoires aux fêtes de Noël

approchant, il fallait lever le camp. Nos Babines s'offrent à battre le sentier, dans six pieds de neige, pour leurs hôtes peu experts à la raquette. Ainsi travaillent-ils cinq jours durant. Il n'y a plus de vivres, un chien porteur est déjà mort de faim. Les sauvages, toujours avisés, tout en préparant la voie des Européens, avaient posé des trappes pour prendre le castor. Ils disent aux blancs : « Nous allons voir nos trappes, non loin d'ici ; continuez à marcher et à environ dix milles vous trouverez une famille de chasseurs avec des provisions, nous vous y rejoindrons demain. »

N'ayant plus le sentier battu, les prospecteurs n'avancent pas vite. L'un d'eux reste loin en arrière ; mais le plus fort cherche un endroit favorable avec des arbres secs et des branches, y fait le campement, allume un grand feu, dans l'espoir que la lumière encouragera son compagnon ; hélas ! une tempête de neige jette un voile autour de ce grand feu. Le chasseur veut aller à la rencontre de son compagnon et retourne sur ses pas ; mais telle est la profondeur de la nuit, la violence de la tempête, et sa propre faiblesse, qu'il ne peut guère avancer. Il tire du fusil jusqu'à brûler toutes ses cartouches : pas d'écho, pas de réponse. Et la nuit se passe dans des angoisses mortelles.

Aux premières lueurs matinales, il se met en marche sans rien pour le guider, ne sachant même pas la direction à prendre. De leur côté les chasseurs Babines, après avoir visité leurs trappes, reviennent comme ils l'avaient dit et, sur leur route, ils trouvent le cadavre du voyageur resté en arrière. Ils se hâtent pour arriver chez la famille sauvage où ils espèrent trouver l'autre blanc. Celui-ci n'a pas paru. Aussitôt après avoir pris un peu de nourriture, nos gens se mettent à sa recherche ; ils le trouvent, mais dans un tel état d'épuisement, qu'il tombe à terre et s'endort. Tous les sauvages avaient le cœur navré de la mort d'un des hommes, mais en même temps ils furent grandement consolés en voyant qu'ils avaient du moins sauvé l'autre. Ils lui prodiguent tous les soins dont ils sont capables et

se demandent ce qu'ils feront du mort. Inutile de penser à le transporter à Babine, dont on est éloigné de 80 milles. La fosse est creusée, des billots équarris ou fendus servirent de cercueil. Le mort étant catholique, les prières d'usage furent récitées pour l'enterrement; et arrivant à Babine, les sauvages demandèrent une messe pour le pauvre défunt. Je pris soin du survivant et donnai par lettre les détails du triste accident à la Compagnie, et j'écrivis également aux parents du jeune mineur dont j'avais l'adresse. Vous voyez qu'en ces tristes circonstances, nos Sauvages ont montré un dévouement et une charité qui ne le cèdent en rien à ceux des Blancs.

***

Dans quelques jours, je partirai pour Stony-Creek pour y préparer nos gens aux fêtes de Noël. De là, j'irai à Fort-George pour le premier de l'an, et ainsi tout l'hiver de camp en camp ou de place en place pour visiter et administrer les Sacrements, tandis que le Père Wolfe prendra soin du côté nord de notre immense district. Ce n'est pas sans appréhension que nous envisageons tout ce travail, surtout en hiver, mais nous sommes habitués à nous confier en la divine Providence et à compter sur la protection toute maternelle de Marie Immaculée.

Tous les jours, Monseigneur, vous êtes présent à notre souvenir dans nos humbles prières et au saint Sacrifice, mais vous le serez plus spécialement encore en la belle nuit de Noël.

Je vous prie de vouloir nous bénir, Monseigneur, et d'agréer l'expression de mon affection et de mon filial respect en N.-S. et M. I.

M. Coccola, *O. M. I.*